

## Avant propos à l'édition française

*Des cerveaux de génie* est la partie centrale d'une trilogie (même si elle n'était pas conçue d'emblée comme telle) consacrée à l'histoire culturelle du cerveau moderne. *Homo cerebrialis* (1997) traite la genèse du cerveau moderne dans la période relativement brève située entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIX<sup>e</sup>, et analyse l'imbrication discursive de différents champs scientifiques et de disciplines en devenir, telles la physiologie, la psychiatrie et l'anthropologie. Pour éviter tout malentendu : je ne prétends pas qu'il n'y a pas eu de cerveaux dans l'Antiquité ou au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, si le mot existait à l'époque, ce que l'on entendait par là, la manière dont on se représentait sa structure et sa fonction, l'approche pratique et symbolique que l'on avait de cet organe, ce que l'on en faisait ou ce que l'on n'en faisait pas, tout cela était radicalement différent de ce qui s'est constitué à partir de 1800.

Dans la troisième partie de cette trilogie, *Der Geist bei der Arbeit* (« l'esprit au travail », 2006), j'ai tenté d'étudier les implications épistémiques, culturelles et sociales du cerveau moderne dans différentes directions. Il s'agit là de choses aussi différentes que, par exemple, la recherche sur le cerveau pendant la guerre, le traitement thématique du cerveau dans le film documentaire d'un réalisateur soviétique d'avant-garde, des cerveaux et des crânes considérés comme des pièces de musée et – en guise de thème directeur, en quelque sorte – des visualisations du cerveau et des fonctions mentales dans différents contextes scientifiques et culturels. Nous aboutissons ainsi à la recherche sur le cerveau au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Si l'on tient compte du rôle de la neuro-imagerie, l'idée de rendre explicites les étonnantes relations et oscillations entre la recherche cognitive ancienne et actuelle sur le cerveau vient tout naturellement.

*Des cerveaux de génie* traite d'un point unique, mais central, dans l'histoire de l'*Homo cerebrialis* : l'idée que l'on peut constater, en étudiant le cerveau, la spécificité d'une personnalité extraordinaire, dans le sens d'un reflet à l'identique. Cette idée a joué un grand rôle dans la recherche moderne sur le cerveau, dans la mesure où celle-ci a constamment pris l'étude de la normalité depuis ses marges radicales – outre le génie et l'élite, la folie et la criminalité – comme point d'approche.

Nous y avons déjà fait allusion : le temps présent était et demeure le point de référence de mes investigations historiques. Mais, là encore, on peut avoir des surprises. Lorsque j'ai achevé le manuscrit de ce livre, voici quatre ans, je considérais sans doute avec une certaine naïveté l'ampleur avec laquelle le discours sur le cerveau avait, en l'espace d'une très brève période (du moins en Allemagne et dans l'espace anglo-américain), acquis la maîtrise du ciel au-dessus du débat public. Où que l'on porte son regard, on voyait du *neuro*, ce qui signifie que l'on ne pouvait pratiquement pas tenir de propos relevant des sciences humaines sur l'économie, la criminalité, la spiritualité ou l'homme et la femme sans se référer au cerveau. Il y a quatre ans – en dépit de mon enthousiasme durable pour la recherche sur le cerveau –, je ne me faisais guère, d'un point de vue intellectuel, aux sciences transversales (neuro-marketing, neuro-criminologie, neuro-esthétique, etc.). Je ne leur fais pas plus confiance aujourd'hui, mais il est indéniable que c'est dans cette direction que convergent les fonds de la recherche et l'attention du public. L'histoire des sciences montre cependant aussi que de telles vagues vont et viennent, et je trouve cela quelque peu rassurant.

Un dernier point encore : à maints égards, l'histoire que je raconte dans ce livre est impensable sans les sciences humaines dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Le lecteur remarquera rapidement que les chapitres II à V, notamment, se déroulent pour une part non négligeable en France. Mais lorsque, au XX<sup>e</sup> siècle, on en arrive à la recherche sur les cerveaux d'élite et à sa funeste compromission avec l'eugénisme et l'hygiène raciale, la France n'est plus de la partie. Je suis très enclin à considérer cela comme un signe d'intelligence scientifique, morale et politique.

Sils-Maria, février 2008